N° 146.
27.

CONSIDÉRATIONS

SUR QUELQUES POINTS

RELATIFS A

L'AMÉNORRHÉE.

Tribun académique

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
le 30 *août* 1837,

PAR

Etienne-Auguste-Eléonor Casteran,
de LORTET (Hautes-Pyrénées),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Summa sequar vestigia rerum.
VIRG.

MONTPELLIER,
Chez Jean Martel aîné, Imprimeur de la Faculté de Médecine,
rue de la Préfecture, 10.
1837.

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen, *Examin.*	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET, Président.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND, *Examinateur.*	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL, *Suppléant.*	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DUGES.	*Pathologie chirurgicale, Opérations et Appareils.*
DELMAS.	*Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES, *Examinateur.*	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BERARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO DE AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KÜNHOHLTZ, *Suppléant.*
BERTIN.
BROUSSONNET.
TOUCHY.
DELMAS, *Examinateur.*
VAILHÉ.
BOURQUENOD.

MM. FAGES.
BATIGNE, *Examinateur.*
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Aux Mânes

de mon Grand'Père GABRIEL CASTERAN,

ET

DE MON ONCLE PIERRE DUPLAN,

Docteur en médecine.

Votre souvenir est gravé dans mon cœur en caractères ineffaçables.

A mon Grand'Père ARNAUD DUPLAN (Docteur en médecine),

et à mon Oncle Bernard Duplan, prêtre.

Vous m'avez aidé de vos lumières, vous avez cherché à m'inspirer vos vertus; que ne vous dois-je pas!

Au meilleur des Pères,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Recevez ce premier fruit de mes études comme un gage de l'amour le plus vrai et d'une reconnaissance éternelle. En vous l'offrant, je cède au désir le plus vif de mon cœur.

A. CASTERAN.

A MON FRÈRE CHÉRI,

A MES SOEURS BIEN-AIMÉES.

Amitié inaltérable.

A mes Beaux-Frères,

A MES ONCLES ET A MES TANTES.

Attachement sincère.

A M. le Docteur CARRÈRE,

et à M. Rey,

Reconnaissance, dévouement.

A. CASTERAN.

CONSIDÉRATIONS

SUR QUELQUES POINTS

relatifs à

L'AMÉNORRHÉE.

La nature annonce à la femme son aptitude à la propagation par l'apparition de phénomènes jusqu'alors inconnus pour elle, et dont le plus remarquable est, sans aucun doute, l'évacuation par l'utérus d'une quantité de sang qui varie selon certaines conditions particulières. Cette perte a lieu tous les mois d'une manière régulière, hors le temps de la gestation et de l'allaitement, et est l'indice des fonctions nouvelles auxquelles celle qui l'éprouve pourra désormais prendre part. Mais, comme il n'y a rien d'absolu, il n'est pas extrêmement rare de voir quelques femmes chez lesquelles cet acte physiologique n'apparaît que pendant la grossesse; chez quelques-unes même, il ne se montre à aucune époque de leur vie. Néanmoins on peut dire que la menstruation est une condition indispensable de santé et de fécondité, et lorsqu'elle cesse avant l'époque déterminée, il en résulte le plus souvent des accidents fâcheux, quelquefois même la mort de la femme.

Les climats chauds, un régime excitant, hâtent l'époque de la première apparition des règles. Prideaux rapporte (*Vie de Mahomet*) que, dans l'Arabie et dans l'Inde, les filles sont nubiles à huit ans. Cadhidja fut admise à la couche de Mahomet à l'âge de huit ans, et il l'avait épousée trois ans auparavant. Dans les climats froids, elle est au contraire retardée jusqu'à la vingtième année. Elle est lente à venir, mais moins orageuse, chez l'ignorante villageoise que chez la citadine oisive dont l'imagination est toujours en éveil ; il peut arriver chez les unes et les autres qu'il y ait cessation complette de l'écoulement (aménorrhée), ou bien diminution partielle, ce qui constitue la dysménorrhée.

Je ne m'occuperai point de la cessation qui survient à une période déterminée de la vie de la femme selon le vœu de la nature, ni de celle que Mme. Boivin et M. Dugès appellent constitutionnelle, durable, rebelle aux moyens de l'art; je ne parlerai ici que de l'interruption de cette fonction, qui survient lorsque déjà elle a été périodiquement établie, et qui, par l'époque seule où elle a lieu, ne peut être confondue avec la cessation physiologique.

Je traiterai successivement des causes, des symptômes, etc. etc.

CAUSES.

Je diviserai les causes en prédisposantes et occasionnelles. Aux premières appartiennent les tempéraments et l'influence utérine, le genre de vie de la femme, ses habitudes, etc.

Certains tempéraments disposent plus que d'autres à la suppression des règles. Les femmes chez lesquelles le sang est riche en qualités excitantes, sont sujettes à une pléthore locale de l'utérus qui s'oppose à la fonction périodique ; ou bien une maladie inflammatoire attaque un organe plus ou moins éloigné, qui devient un centre de fluxion vers lequel se dirigent les forces vitales et organiques, et les règles sont déviées.

La langueur générale qu'imprime à la constitution le tempérament

lymphatique, est partagée par l'utérus qui n'a pas l'énergie nécessaire pour attirer à lui les matériaux de l'exhalation dont il est chargé.

La susceptibilité nerveuse trouble l'uniformité des phénomènes physiologiques. Les actes fonctionnels dans ces sortes de tempéraments n'ont rien de stable ; comment concevoir alors une harmonie, une périodicité constante, condition nécessaire à l'accomplissement normal de la menstruation ?

La prédominance utérine que les bals, la lecture des romans, l'indolence tendent encore à augmenter, est une source fréquente d'aménorrhée. Cet organe continuellement excité finit par être victime d'une congestion trop forte ou d'une insubordination nerveuse, et de-là à l'aménorrhée il n'y a qu'un pas.

Mais si une irritabilité trop vive de l'utérus dispose à l'aménorrhée, en fournissant à cet organe des matériaux qui auraient dû être distribués à tous ; si, par l'excès de vie dont il jouit, il est sujet aux congestions sanguines trop fréquemment répétées et à des accidents nerveux et inflammatoires qui nuisent à ses évolutions, je puis dire que souvent aussi un défaut de sensibilité amène les mêmes résultats. Les femmes des contrées froides, celles à système lymphatique prononcé, ou qui, par leur éducation, par misère, ont été à l'abri de tous les excitants moraux ou physiques, ces femmes qui ont une indifférence marquée pour l'amour, sont sujettes à l'aménorrhée par faiblesse et par inertie utérine : voilà donc des causes opposées produisant des résultats identiques.

Les précautions minutieuses que prennent certaines femmes pour préserver leurs enfants de toute influence extérieure, sont on ne peut plus blâmables. Les enfants trop bien soignés deviennent mous, faibles; il y a peu de développement du système musculaire, et chez eux le système nerveux ne tarde pas à acquérir une prépondérance fâcheuse ; et remarquons que presque toutes les personnes qui ont été somises à un pareil genre de vie, sont ensuite, par le rang qu'elles occupent, exposées la plupart à tous les agents d'excitation propres à conserver et à augmenter même cette tendance aux affections spasmodiques. Lancées dans le tourbillon du monde, soumises à tous les préjugés,

à toutes les règles absurdes de l'étiquette sociale, aux lois impérieuses de la mode, etc., le genre de vie qu'elles mènent vient aggraver les dérangements qui existent déjà, et ces malheureuses qui, par leur position, auraient pu jouir de toutes les commodités de la vie, sont en proie à des affections cruelles qui ne leur laissent presque pas de repos.

Dans les grandes villes, il n'est pas rare de voir des femmes passer les nuits au bal ou ailleurs, et s'enfermer ensuite toute la journée dans leur chambre ; elles se privent ainsi des rayons vivifiants du soleil, si utiles aux lymphatiques surtout. Celles-ci ne peuvent que souffrir d'un pareil genre de vie, et leurs menstrues en seront au moins diminuées.

Je ne saurais trop m'élever contre la fréquentation journalière des bals par des femmes atteintes de pléthore utérine ; il est à craindre que ces mouvements n'augmentent l'état de congestion et ne nuisent ainsi à l'élimination du sang. Mais si le bal est nuisible à certaines femmes, il est utile à celles dont l'inertie utérine s'oppose à l'issue du flux menstruel. Dans l'énumération des causes, j'ai tâché d'entrer dans quelques détails sur leur mode d'action, pour faire remarquer que ce qui produit la maladie dans l'une, peut contribuer à guérir cette même maladie dans une autre ; autrement il arrive que, dans l'étiologie d'une maladie, on est toujours frappé du peu de rapport que les causes ont entre elles, souvent même de leur action disparate. Si on se reportait aux modifications que les tempéraments exercent sur l'action des causes, on ne serait plus étonné que des effets absolument identiques fussent le résultat de causes diamétralement opposées.

Les filles de la campagne sont le plus ordinairement exemptes des effets désastreux d'une éducation vicieuse et d'une vie nonchalamment sédentaire ; mais les travaux trop rudes auxquels elles sont forcées de se livrer, la nourriture dont elles font usage, ne sont pas sans inconvénient. L'habitation des lieux bas, humides, les veilles prolongées, le célibat, sont encore classés par les auteurs au nombre des causes prédisposantes.

J'en dirai autant de l'existence d'une affection chronique, elle attire vers l'organe malade les matériaux de l'exhalation utérine ; aussi,

l'aménorrhée n'est-elle alors qu'un symptôme, distinction de la plus haute portée dans la pratique; autrement on ne ferait qu'attaquer l'effet, et il y aurait toujours une cause incessante qui se jouerait des efforts médicateurs.

Les causes dont je viens de parler peuvent devenir occasionnelles. Parmi ces dernières, on trouve encore la surprise, la frayeur, une mauvaise nouvelle, un événement imprévu, une scène humiliante, le désespoir, un accident qui déshonore, la perte d'un objet aimé, les contrariétés d'un amour malheureux : ces diverses causes tarissent quelquefois subitement l'écoulement des règles.

Il en est de même de l'impression d'un air froid, de celle des agents extérieurs, comme les coups, etc. On a vu une saignée faite mal-à-propos supprimer les règles. Je suis fâché de ne pouvoir donner à ces causes tout le développement qu'elles méritent. Hippocrate met au nombre de ces causes un sommeil prolongé. Il est aisé de comprendre le mode d'action de cet agent, surtout sur certaines constitutions.

Dans les campagnes, l'affection dont je parle est due très-souvent à l'immersion des pieds dans l'eau froide, ou à l'impression du sol humide sur les pieds en sueur. Dans les villes, les promenades du soir produisent aussi les mêmes effets.

SYMPTOMES.

Symptômes locaux : poids inaccoutumé dans la région de la matrice, douleurs, tiraillements aux lombes, tranchées utérines plus ou moins violentes. Les symptômes généraux dépendent de la réaction sympathique que l'utérus exerce sur les autres organes, ou bien ils sont le résultat des affections inflammatoires ou nerveuses que la suppression mensuelle occasionne. Parmi les phénomènes sympathiques, je noterai le resserrement des muscles du larynx et du pharynx, l'oppression, les dérangements dans les fonctions digestives, les vomituritions, les palpitations, l'anhélation au moindre exercice, les douleurs de tête, etc. etc. Pour ceux du second ordre, comme il n'est pas de maladie, soit fluxionnaire, soit nerveuse ou inflammatoire, que cette

suppression ne puisse déterminer, selon l'idiosyncrasie individuelle, on conçoit que je ne puis entrer dans aucun détail à cet égard. Il est aussi une foule de maladies organiques que l'aménorrhée prolongée peut produire, comme les anévrysmes du cœur, la phthisie pulmonaire, etc. Souvent il arrive que ces maladies coïncident avec elle et n'en sont pas l'effet; d'autres fois, au contraire, l'aménorrhée en est la cause, et l'on sent alors combien il importe, pour leur curation, que la menstruation soit rétablie. Sans cela, on aurait beau attaquer la maladie organique, la cause productrice étant méconnue ou négligée, la maladie ne serait nullement arrêtée dans sa marche. Les maladies aiguës qui surviennent à la suite de la suppression mensuelle sont infiniment variées: outre la constitution particulière de la femme, les circonstances où elle se trouve placée, ses prédispositions, concourent aussi à les produire. Les femmes nerveuses, sèches, irritables, sont particulièrement exposées aux affections spasmodiques, telles que l'hystérie, l'épilepsie, etc. Celles dont les formes sont rudes, prononcées, chez lesquelles prédomine le système vasculaire sanguin, sont atteintes préférablement d'affections inflammatoires, comme de la fièvre angioténique, comme aussi de diverses phlegmasies locales, la pneumonie, la péritonite, etc. Je citerai plus loin des exemples d'affections variées qui ont été provoquées par la cause que je signale. On a vu des femmes succomber à des affections inflammatoires aiguës, malgré les saignées et le retour des règles: aussi, dans certains cas, on ne saurait trop tôt en venir à l'emploi des moyens les plus énergiques pour détruire ces symptômes qui acquièrent bientôt tant de gravité, qu'ils méritent par leur importance plus d'attention que la cause elle-même.

On a observé aussi que l'aménorrhée pouvait être suivie d'éruptions cutanées.

Les accidents que je viens d'énumérer ne sont pas des conséquences nécessaires de l'aménorrhée; souvent elle n'est suivie d'aucun phénomène consécutif; d'autres fois, l'écoulement périodique, abandonnant sa voie naturelle, est accompagné d'hémorrhagies souvent dangereuses; elles sont supplémentaires lorsqu'elles remplacent les règles et qu'elles

sont sans effet fâcheux pour la santé de la femme. Ces hémorrhagies ont lieu tantôt par l'estomac, le poumon, le nez, les oreilles, tantôt par le nombril, les yeux, les doigts, etc. ; d'autres fois, ce sont des éruptions cutanées, des boutons qui se développent dans certaines parties du corps et qui disparaissent bientôt. J'ai vu des anomalies de ce genre fort remarquables. Il y a actuellement à l'hôpital St.-Eloi une fille de 24 ans, d'une constitution lymphatique, qui n'a jamais eu de règles ; il lui est survenu il y a quelque temps une espèce d'éruption dartreuse au bout du nez. Il paraît aussi que chez cette fille les vaisseaux de la conjonctive ont été le siége de mouvements fluxionnaires, puisque M. le professeur Lallemand a été obligé de les exciser ; ils avaient acquis tellement de volume, que, sans cette précaution, ils auraient nui à l'accomplissement de l'acte visuel. J'ai eu occasion de voir également une fille de vingt ans qui m'a assuré qu'elle n'avait jamais perdu de sang ; mais tous les mois elle avait une fluxion considérable aux gencives, qui nécessitait des scarifications répétées.

Il est prudent de ne rien faire contre ces sortes d'hémorrhagies supplémentaires, mais il faut faire en sorte de rétablir la fonction menstruelle : c'est là le moyen unique qu'il convient d'employer pour faire cesser ces menstruations insolites, qui, outre qu'elles ne remplacent pas toujours l'écoulement qui a lieu par le conduit vulvo-utérin, et sont quelquefois fort incommodes, peuvent compromettre tôt ou tard la santé de la femme, surtout lorsqu'elles ont leur siége dans un organe important.

DIAGNOSTIC.

La non-apparition des menstrues à l'époque ordinaire de la puberté, ou à celle à laquelle elles devraient avoir lieu quand elles ont été une fois établies, constitue l'aménorrhée. Mais le symptôme le plus caractéristique, l'absence des règles, ne prouve pas qu'il y ait suppression pathologique. S'il n'y a pas d'autres accidents morbides, le médecin doit se mettre en garde contre le piége que la perversité pourrait tendre à la bonne foi ; il n'oubliera pas que la grossesse amène presque toujours la cessation mensuelle, et il serait fâcheux

qu'une médication quelconque fût dirigée, en pareil cas, contre un état purement physiologique. Si à tout cela viennent se joindre les phénomènes qui rendent la grossesse présumable, comme une salivation insolite, des envies fréquentes de vomir sans état saburral des premières voies, il serait imprudent de rien faire pour peu qu'on pût suspecter les mœurs de la consultante. Il faut s'armer de patience et temporiser ; d'ailleurs, si la grossesse produit l'aménorrhée, il ne survient aucun accident qui oblige à rappeler l'écoulement, et on ne perd rien alors à attendre. Le seul signe caractéristique de la grossesse tarde à la vérité à se manifester, puisqu'il n'en est qu'un d'après lequel on puisse en avoir la certitude. Au quatrième ou cinquième mois, le ballottement de l'enfant, la circulation fœtale, ne laissent aucun doute.

Il est des femmes qui, à force de se cacher leur âge, finissent par se persuader qu'elles sont toujours jeunes, et lorsque la cessation définitive est arrivée, elles voudraient encore rappeler leurs règles. Il en coûte beaucoup à certaines coquettes, dont l'unique désir est de plaire, de voir arriver le moment où elles perdront à jamais une évacuation dont elles regardent le terme comme la fin de leur jeunesse et des charmes qui leur ont procuré tant de jouissances. Le médecin doit être encore ici très-circonspect : un simple soupçon sur l'âge et les mœurs de la femme doit suffire pour lui interdire une médication active ; car, sans cela, il s'expose à provoquer des métrorrhagies dangereuses ou des maladies inflammatoires dont les suites pourraient être funestes. Ici l'erreur est facile, si on ne s'entoure d'une grande circonspection, parce qu'à cette époque de la vie de la femme surviennent des accidents multipliés qui pourraient faire prendre le change au médecin ; et c'est à cause de ces dérangements, sans doute, que ce moment a été appelé époque critique. Il est bien des femmes qui paient cher alors les moindres imprudences : aussi a-t-on remarqué que celles qui sortent sans appareil morbide du sentier scabreux de l'âge critique, jouissent ensuite d'une vieillesse exempte d'orages.

Comme un état anormal, primitif ou secondaire, des organes génitaux peut être cause de la non-apparition des règles ou de leur sup-

pression, le médecin devra procéder à l'examen de ces parties, lorsque surtout la santé de la femme paraît bonne, et qu'on ne peut guère supposer que les circonstances qui l'entourent aient pu amener un pareil état. La plus grande décence est de rigueur : il est inutile que je le dise. Ici j'observerai combien est importante la connaissance des causes dans ces maladies ; il est certain qu'on aurait beau employer tous les médicaments possibles, on n'en obtiendrait aucun effet, si l'aménorrhée était produite par un obstacle mécanique dans le conduit vulvo-utérin. On le voit, il n'est pas toujours facile de diagnostiquer s'il y a réellement aménorrhée. Mais si, à la suite de cette suppression, il survient des maladies secondaires, le doute n'est plus permis ; il faut alors, sans perdre du temps, rappeler les règles et attaquer en même temps les maladies qui existent, s'il y a lieu.

Comment le médecin pourra-t-il reconnaître si l'aménorrhée est due aux contrariétés d'un amour malheureux ? Un œil observateur le reconnaîtra à la tristesse habituelle des malades, à ce penchant qui les porte à la solitude, aux pleurs qu'elles versent en secret et qui laissent leurs yeux toujours humides et abattus ; le son de leur voix s'affaiblit, il devient plus attendrissant ; et si on prononce le nom de celui qu'elles aiment, la peau du visage se colore, la respiration devient active, précipitée, tout en elle semble s'animer.

Le médecin n'a alors que des consolations à donner. C'est un allègement bien faible sans doute ; mais que faire contre une cause qui échappe à tout ce que nous pouvons diriger contre elle ? Guérir, ou consoler, ou soulager, voilà notre ministère.

PRONOSTIC.

L'ancienneté de la maladie, les divers désordres dont elle s'accompagne, la nature de la cause productrice, et surtout les antécédents, font varier le pronostic que l'on doit porter de cette affection. Une suppression subite dont on connaît la cause, et à laquelle n'a contribué aucune circonstance antérieure défavorable, guérit facilement ; mais si la suppression est ancienne, si elle a été amenée d'une manière

lente par des prédispositions naturelles ou acquises, par le genre de vie ou des habitudes vicieuses, la curation en sera longue et difficile. J'en dirai autant de celle qui tient à des affections morales, profondes, à un amour contrarié ou à un état de cachexie, surtout si on ne peut placer les malades dans des circonstances opposées à celles qui ont produit la cessation des règles. Je n'ai pas besoin de dire que la débilité et l'exaltation nerveuse qui résultent d'affections morales tristes, sont au-dessus des ressources pharmaceutiques. Les remèdes ne peuvent rien ou peu de chose contre de pareils états, les consolations sont quelquefois d'un grand secours ; aussi le médecin devra-t-il les mettre en usage toutes les fois qu'il aura lieu de croire qu'elles pourront être de quelque utilité, et je crois que notre ministère n'est jamais plus noble et plus élevé que lorsqu'il adoucit les peines de la misère et du malheur.

En parlant des causes, j'ai fait voir toute l'importance des tempéraments, j'ai fait voir les maladies diverses qu'ils pouvaient occasionner concurremment avec le défaut des menstrues. Les maladies selon leur intensité et l'organe qu'elles attaquent, les réactions sympathiques qu'elles déterminent, font varier ce pronostic comme il est facile de le prévoir. Les maladies inflammatoires qui attaquent le tempérament sanguin, sont quelquefois très-graves; il en résulte des inflammations violentes qui ont promptement une issue fatale, d'autres fois des congestions lentes qui détériorent et désorganisent peu à peu des viscères importants.

Le tempérament lymphatique occasionne une faiblesse des solides et des fluides. Les maladies que l'aménorrhée produit alors, sont longues et opiniâtres, parce que l'économie manque de l'énergie nécessaire pour réagir efficacement contre les agents morbides. Le tempérament nerveux, le tempérament partiel de l'utérus, impriment à l'aménorrhée et aux affections qui en dépendent, une modification non moins grande. Ces maladies ont souvent un caractère de gravité qui inspire des alarmes; plus l'irritabilité est vive, plus les maladies ont de l'intensité, et si le rappel des règles les fait disparaître, on n'est pas à l'abri pour cela d'accidents nouveaux tout aussi fâcheux que les

premiers. Personne n'ignore combien est grande la susceptibilité, l'impressionnabilité des personnes nerveuses, et combien à la moindre cause les maladies dont elles ont été atteintes sont sujettes à la récidive ; aussi doit-on s'attacher essentiellement à corriger l'influence vicieuse d'un tempérament si fatal. On doit tout mettre en usage pour l'améliorer ; si on peut le détruire, on y parvient en favorisant le développement du système musculaire, en écartant d'elles tout ce qui peut exciter des sensations et surtout par un repos parfait des organes utérins ; car, comme le dit Royer-Collard, lorsqu'un spasme violent s'est fixé sur l'utérus, et que tous les autres systèmes ont reçu l'ébranlement de cette première commotion, les maladies se jouent de tous les moyens et résistent à tous les remèdes. On devine aisément que le genre de vie et les habitudes vicieuses ne peuvent qu'aggraver ces affections.

Enfin, si l'aménorrhée est ancienne, elle est opiniâtre ; si elle date de plusieurs années, elle est souvent au-dessus des ressources de l'art, surtout si les causes productrices n'ont pu être écartées. Les maladies organiques lentes qu'elle détermine sont incurables dans la majorité des cas. Je dirai en terminant cet article, qu'un état d'épuisement rend aussi la maladie fort longue, à moins qu'il ne tienne à une mauvaise alimentation. Un régime analeptique réparateur est alors suffisant ; mais si la débilité est le résultat d'excitations multipliées, ceci rentre dans la résolution indirecte de l'immortel professeur Barthez, et le repos long-temps continué de l'organe est le meilleur remède.

TRAITEMENT.

Le traitement de l'aménorrhée est préservatif et curatif. Pour exposer avec méthode les bases du traitement préservatif, il est nécessaire de considérer abstractivement les divers tempéraments et les circonstances éventuelles, soit qu'elles soient inhérentes à la femme, soit qu'elles appartiennent aux différents milieux où elle se trouve ; car ce genre de traitement est subordonné à la constitution particulière de la femme, aux circonstances antérieures qui ont agi sur elle et à l'influence actuelle des modificateurs environnants. A moins d'admettre

une identité constante d'organisation, des influences extérieures toujours les mêmes, on conçoit que ce genre de traitement devra varier, et l'on doit insister d'autant plus sur ce point, que les moyens prophylactiques sont négligés ou abandonnés à la merci et à l'impéritie des malades. Le médecin n'est le plus souvent appelé que pour remédier aux désordres produits par la cessation des menstrues, et souvent il échoue parce qu'on a négligé les précautions convenables pour en assurer le succès ; parce qu'on n'a pas, pour me servir d'une expression vulgaire, préparé les voies à l'action des remèdes. (*Principiis obsta, serò medicina paratur, etc.*) Et par exemple, les constitutions nerveuse, sanguine, lymphatique et autres, exigeront-elles des modifications? L'âge, les idiosyncrasies, les habitudes, le caractère, les affections de l'âme devront-elles entrer en ligne de compte? Je dis plus, la position sociale, les penchants, la misère impriment des changements, et si j'envisage maintenant les autres causes qui ne sont pas inhérentes à la femme, mais dont l'action s'exerce sur elle, j'y trouverai aussi des indications diverses. Certes, il ne sera pas indifférent que la femme habite un lieu froid, humide, sec ou chaud, bas ou élevé ; qu'elle ait la faculté de se bien nourrir : une nourriture substantielle réparatrice sera nécessaire aux unes, nuisible aux autres. Les climats, les saisons de l'année, qui ne sont que des climats plus ou moins prolongés, en un mot, toutes les circonstances hygrométriques, doivent être appréciées à leur juste valeur par le médecin que guide une théorie rationnelle. Il est inutile de dire que les femmes du nord sont bien moins impressionnables que les femmes des contrées méridionales ; et si chez ces dernières il suffit de la cause la plus légère pour occasionner des dérangements considérables, il faut écorcher, selon Montesquieu, celles des climats froids, pour réveiller leur sensibilité froide comme le climat qu'elles habitent. Les moyens prophylactiques devront donc être modifiés selon toutes ces circonstances, et pour me servir des belles expressions de M. le professeur Ribes, je dirai que, dans l'appréciation exacte des indications, il faut considérer simultanément et isolément tout ce qui est inhérent au malade, tout ce qui est lui et tout ce qui n'est pas lui. Un air vif et sec stimule tous les organes,

dispose aux affections inflammatoires ; il en est de même d'une habitation dans un lieu élevé : aussi une femme d'un tempérament sanguin, pléthorique, disposée aux hémorrhagies actives et aux mouvements fluxionnaires vers la tête ou la poitrine, pourra se trouver bien d'habiter des lieux bas, je dirai presque humides, car ils ont pour effet de relâcher les tissus, de distendre la trame organique, d'affaiblir l'énergie de la circulation ; tandis que celle au teint pâle, à la fibre molle et lâche, ranimera sa vie languissante et pénible dans les lieux élevés et secs, dont l'habitation serait si nuisible à la première. Les femmes d'un tempérament sanguin devront éviter aussi les variations brusques de température, les travaux trop pénibles, l'inaction, les mets excitants. Elles devront proscrire avec soin les boissons spiritueuses alcooliques, les viandes salées, noires, en un mot, tout ce qui peut exciter l'énergie du système vasculaire sanguin. Une nourriture succulente est au contraire très-utile aux femmes à prédominance lymphatique ; ici un régime tonique est nécessaire; les aliments qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de substances assimilatrices, devront être préférés ; un air vif, sec, une habitation élevée, l'insolation, l'exercice pourront corriger, sinon changer cette fâcheuse prédominance, à laquelle tiennent en partie les dérangements fonctionnels de l'utérus.

Il est une constitution malheureuse, et c'est celle du plus grand nombre des femmes, qui empoisonne les jours de celles qui en sont dotées : sombre rêverie, gaîté folâtre les dominent tour-à-tour, inconstance physique et morale, mobilité extrême, sensations opposées, irritabilité excessive, voilà l'apanage de la constitution nerveuse. Ici on conçoit que les moindres impressions produisent des effets bien marqués ; il n'est pas de moyens prophylactiques ou curatifs qui ne soient susceptibles d'agir différemment que sur d'autres tempéraments ; leur action est toujours plus intense, aussi tout ce qui met en jeu leur sensibilité doit être sévèrement proscrit. Chez elles, les sensations morales ont une intensité remarquable ; la vue d'un objet qui déplaît provoque des convulsions, des ébranlements nerveux ; les contrariétés les plus légères portent le trouble et le désordre dans ces organisations débiles. Aussi, que ne doit-on leur pardonner !

Si la susceptibilité de l'utérus est, pour ainsi dire, obtuse chez celles à système lymphatique prononcé ; si chez elles les bals, les spectacles et autres excitants moraux conviennent souvent pour donner l'éveil à leurs organes engourdis, ils sont toujours nuisibles chez celles dont l'irritabilité exaltée imprime aux forces vitales et organiques un rhythme hypéresthénique. Sentiments tendres, désirs amoureux, émotions vives, lectures obscènes, tableaux lascifs, sont autant d'écueils dont le médecin préservera ces malades. Jusqu'ici j'ai considéré des tempéraments bien nettement dessinés ; mais dans la nature sont-ils toujours bien tranchés? Il s'en faut bien, il est même rare de trouver des types fondamentaux. Chez la plupart, il y a association, si je puis ainsi parler, de plusieurs tempéraments. Je veux bien admettre une prédominance, mais elle sera liée à d'autres secondaires et moins prononcées, dont le médecin doit tenir compte, s'il ne veut s'exposer aux plus graves erreurs. Il n'est pas toujours facile d'apprécier ces constitutions complexes : les circonstances commémoratives pourront jeter du jour sur cette appréciation. Une femme lymphatique, par exemple, peut avoir son système nerveux très-irritable ; des causes antérieures débilitantes auront agi sur elle ; elle aura été exposée aux chagrins et à tous les froissements de l'âme. Certes, si le médecin se conduit ici d'après les indications qu'il pourra déduire des phénomènes extérieurs, s'il ne voit autre chose que la bouffissure œdémateuse, le froid, la pâleur de la peau, la lenteur et la faiblesse des pulsations artérielles, il poursuivra à outrance ces symptômes asthéniques par les prétendus emménagogues. Heureux encore, si l'expérience décevante l'éclaire assez tôt sur la cause de ses insuccès ! Dans la méthode analytique de l'appréciation des signes, il avait négligé l'association nerveuse qui, à elle seule, était de nature à modifier, à changer même les indications, et au lieu de gorger cette chlorotique de quinquina et de préparations ferrugineuses, un régime analeptique, la soustraction des peines morales, quelques toniques si l'on veut, mais de nature à fortifier sans exciter : voilà le plan de cure appropriée à l'affection et à tout ce qui l'a précédée ; en un mot, il faut combattre l'adynamie et la complication nerveuse quand elles existent, en ayant toujours

égard au degré de prédominance, et si les traitements doivent marcher de front, il faut que cette simultanéité d'action, cette coordination de moyens en quelque sorte disparates, ne puisse nuire en aucune manière. Il est des toniques dont l'administration n'est pas incompatible avec l'élément nerveux ; il est des moyens qui, pour être adoucissants, ne sauraient nuire à la médication tonique.

L'alliance du tempérament sanguin et nerveux est aussi très-ordinaire ; ici, plus que jamais, il faut éviter les agitations tumultueuses, l'influence des passions vives et orageuses, et on ne saurait assez se prémunir contre tout ce qui pourrait porter le trouble dans l'imagination et altérer la paix du cœur. Des concentrations viscérales sont à craindre, et par suite le détour des menstrues. Si par l'effet d'une anomalie nerveuse ou d'une concentration viscérale la menstruation est déviée, nul doute que les révulsifs, précédés des anti-spasmodiques et des anti-phlogistiques dérivatifs, ne soient des moyens par excellence.

Il est des femmes qui par leurs habitudes vicieuses, leurs liaisons, ou qui par un entraînement fatal à des sensations effrénées, se sont créées un tempérament que j'appellerai utérin. Cet organe continuellement surexcité attire à lui des mouvements fluxionnaires, vit de la vie des autres organes (Royer-Collard) et s'approprie ainsi ce qui leur serait nécessaire pour leur développement. Aussi il en résulte souvent des métrorrhagies inquiétantes (*ubi stimulus, ibi fluxus*), et comme les organes croissent en proportion de l'exercice, mais qu'à force d'excitation arrive un moment où les forces vitales semblent s'anéantir par excès de ton, semblables à des ressorts métalliques, qui, tendus au-delà de leur élasticité naturelle, ne sont plus susceptibles de revenir à leur état primitif (faiblesse indirecte de Barthez), il en résulte, que par cela même qu'ils ont joui d'une prépondérance dominatrice, ils sont esclaves à leur tour. Malheureusement le système entier, délabré lui-même par des excès qui ont toujours pour résultat final la perte des forces, reste impassible et ne peut réagir ni répondre à l'appel de l'organe malade ; le mouvement fluxionnaire ne peut avoir lieu et les emménagogues sont impuissants.

En un mot et pour me résumer, la soustraction des causes, une éducation physique et morale en rapport avec la constitution de la femme, un genre de vie convenable, tels sont les leviers par excellence dont le médecin doit faire usage pour prévenir l'aménorrhée, ou pallier les accidents morbides qui en sont le résultat.

TRAITEMENT CURATIF.

Le traitement curatif de l'aménorrhée se déduit d'une foule de circonstances dont la valeur est relative à leur degré d'influence. On distingue les suppressions subites, les suppressions lentes, récentes, anciennes; la nature des causes soit prédisposantes, soit déterminantes, est aussi de la plus haute importance dans la déduction des indications thérapeutiques. Il faut avoir égard aux affections morbides concomitantes, distinguer si elles sont primitives ou secondaires; aux exanthèmes cutanés, qui, par une action révulsive, auraient pn détourner le mouvement fluxionnaire de ses couloirs naturels. Les suppressions subites sont celles qui surviennent inopinément pendant la menstruation; elles sont dues le plus souvent à des causes instantanées, passagères, comme l'immersion des pieds dans l'eau, un accès de colère, une terreur soudaine, un événement triste, imprévu. Ces suppressions sont rarement suivies d'accidents fâcheux; cependant, chez des femmes irritables, elles peuvent occasionner, concurremment avec les causes qui les ont produites, des phénomènes nerveux assez graves, comme aussi des phlegmasies d'organes importants, si on n'est assez heureux pour rappeler les menstrues.

Lorsque les accidents qui surviennent ne sont pas de nature par leur gravité à occasionner de grandes inquiétudes, et qu'on néglige de rappeler l'écoulement, on y parvient plus tard, mais il n'arrive pas toujours alors que les effets que cette cessation a produits se dissipent après la soustraction de la cause; ce qui justifie qu'il n'est pas toujours vrai de dire: *sublatâ causâ tollitur effectus.* Or, il faut remédier le plus promptement possible à cette suppression. Ici, comme partout, il faut se conduire d'après la nature de la cause efficiente. Il est évident

que si la suppression est le résultat de l'immersion des pieds dans l'eau froide, les pédiluves chauds réussissent dans la plupart des cas. D'autres fois, on est obligé d'en venir à une application de sangsues à la vulve, lorsqu'il y a un sentiment de tension à la matrice et autres symptômes d'excitation et de pléthore sanguine. Si, au lieu de ces phénomènes de surexcitation, on n'apercevait que peu d'énergie vitale dans les organes utérins, les fumigations aromatiques, les frictions sèches à la partie interne des cuisses, seraient préférables aux sangsues.

Il est inutile de dire que les accidents morbides, occasionnés par la cessation brusque des menstrues, doivent être traités par les moyens appropriés. Quelques personnes ont préconisé les moyens excitants contre les suppressions subites ; il est aisé de voir que de pareils moyens ne peuvent tout au plus convenir que dans certaines circonstances assez rares, lorsque la suppression a lieu, par exemple, chez une femme débile, exempte de toute irritation ; mais, dans la plupart des cas, ils sont au moins inutiles.

Dans les suppressions lentes, il faut considérer l'intervalle qui sépare les époques menstruelles, et celles auxquelles les menstrues devraient avoir lieu. C'est principalement aux époques où les menstrues devraient reparaître, que les moyens curatifs doivent être employés ; il s'opère alors vers les organes générateurs un mouvement fluxionnaire, et le praticien n'aura autre chose à faire qu'à favoriser la tendance de ces synergies vitales (méthode imitatrice, Barthez). Dans l'intervalle, il s'attachera principalement à modifier la constitution de la femme, et à favoriser l'irruption du sang vers les organes utérins ; ce sera surtout par l'observation des règles de l'hygiène qu'il parviendra à régler favorablement les mouvements qui doivent s'opérer plus tard. La connaissance des tempéraments est indispensable, ils sont la base fondamentale des indications. Les saignées, quoique rarement utiles, pourront être quelquefois impérieusement exigées, lorsqu'un organe principal sera frappé d'inflammation et menacé d'une désorganisation prochaine. En même temps qu'on s'occupe de rappeler les règles, il faut combattre les maladies que leur cessation aura déterminées. Lorsque la figure sera rouge, la peau chaude, le pouls plein, fréquent, développé,

s'il y a des vertiges, des tintements d'oreille, des éblouissements, de la céphalalgie, il est indubitable que le sang se dirige vers la tête, une apoplexie est imminente. Le plus grand nombre des praticiens préfèrent recourir alors à la saignée du pied ; il en est de très-recommandables (Rostan, Roche) qui ne lui supposent pas plus d'efficacité qu'à celle du bras. Les limites de ma thèse ne me permettent pas d'entrer dans une discussion à cet égard.

Les constitutions lymphatiques, un état de faiblesse, la couleur verdâtre de la peau avec bouffissure et autres signes asthéniques, exigeront des moyens opposés, fortifier ces existences languissantes par un régime réparateur, l'exercice au grand air et par l'emploi de quelques emménagogues proprement dits. Mais ici on a souvent commis de graves erreurs, et cela peut-être à cause des dénominations vicieuses que les thérapeutistes ont imposées aux diverses substances médicamenteuses. Si on prend, en effet, à la lettre les mots : emménagogues, diurétiques, antiseptiques, etc., nul doute qu'il ne faille les employer dans tous les cas de cessation menstruelle, toutes les fois qu'on voudra provoquer la diaphorèse, la sécrétion urinaire, et s'opposer à la gangrène. On s'est trompé souvent en attribuant des propriétés absolues à des moyens qui ne peuvent en avoir que relativement au genre de causes productrices. On est tombé dans de graves erreurs aussi quelquefois, lorsqu'on a eu à combattre un état général d'épuisement, en ne distinguant pas avec soin la faiblesse directe et indirecte, distinction majeure, et que l'on doit au génie d'un savant professeur de Montpellier (Barthez). La faiblesse indirecte est amenée par l'abus des excitants ; il faut s'opposer à la faiblesse, sans doute, mais il ne faut jamais perdre de vue la cause qui l'a produite. Les excitants mettent les forces en action, mais ne les augmentent pas; et lorsqu'il y a prostration réelle, leur usage peut réveiller un moment l'organisme, mais la faiblesse consécutive est à craindre : les analeptiques conviennent dans ce cas. Il est des suppressions qui dépendent d'affections morales tristes, elles présentent beaucoup de difficultés, car il y a là une cause continue qui souvent nous échappe, ainsi qu'à nos ressources thérapeutiques. Comment pénétrer, en effet, dans les replis tortueux

d'un cœur de femme? Comment détruire par des moyens thérapeutiques les effets d'un violent amour?

On doit être sobre d'émissions sanguines chez les personnes qu'un rien met en émoi, maigres, sèches, peu robustes. Ces personnes sont souvent peu colorées, à moins qu'elles ne soient dans un paroxysme de colère; mais s'il n'y a pas chez elles irritation inflammatoire, il y a une surexcitation que j'appellerai nerveuse, aussi les tempérants sont pour elles les emménagogues par excellence. Les doux pensers d'amour, les tourments de la jalousie, font sur elles plus d'impression que sur bien d'autres.

Le défaut d'énergie du système utérin est tel chez quelques femmes, qu'elles sont absolument insensibles à l'action des stimulants naturels. Les plaisirs de leur âge n'ont aucun charme pour elles, leurs organes glacés sont impassibles à tout ce qui pourrait les soustraire à leur inconcevable léthargie. Le nord, les contrées froides fournissent des exemples pareils. Grâce à notre climat et peut-être aussi à nos mœurs, on ne voit peut-être jamais de telles anomalies, à moins qu'elles ne soient la suite d'une faiblesse générale. Les toniques, les lectures agréables, l'exercice à cheval, tout ce qui peut attirer vers l'utérus un surcroît de vie doit être employé, pourvu que la décence et les mœurs ne puissent en souffrir en aucune manière.

Jusqu'ici nous avons établi des distinctions tranchées dans l'appréciation des indications thérapeutiques, nous avons supposé les tempéraments bien caractérisés et isolés, nous avons supposé des causes énervantes directes et indirectes, des causes d'excitation et des idiosyncrasies déterminées; aussi le traitement a-t-il été dirigé contre une affection unique, contre un principe élémentaire débarrassé de toute complication, de toute coïncidence. Mais, dans la pratique, il n'en est pas toujours ainsi; il faut savoir faire souvent une combinaison heureuse des ressources de la thérapeutique, employer des agents toniques et émollients à la fois, car il peut y avoir faiblesse et irritation. Il se présente souvent à l'observation médicale deux ordres d'indications opposées qu'il faut remplir quelquefois en même temps, ou bien il faut déterminer d'une manière exacte quels sont les phéno-

mènes qui réclament l'initiative. Le praticien marche souvent environné d'écueils; une méprise peut avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Il est des femmes qui ont besoin de perdre beaucoup, d'autres très-peu, pour se bien porter. En général, celles d'un tempérament sanguin perdent plus, mais ici il n'y a pas de règles fixes. Les femmes qui sembleraient d'après leur constitution devoir éprouver des pertes peu copieuses, perdent le sang par flots, pour ainsi dire, pendant plusieurs jours; il est certaines femmes sèches, nerveuses, peu pléthoriques qui ont mensuellement des pertes abondantes. Un célèbre professeur de cette école dit avoir remarqué, qu'en général, l'abondance des menstrues paraît tenir à l'amplitude du bassin, dont le développement est en rapport avec le volume et l'accroissement de l'utérus. Chez quelques femmes, en effet, l'utérus exerce une influence remarquable et prédomine sur les autres organes; par leurs pensées lascives, par leurs désirs sans cesse renouvelés, il acquiert une influence marquée, dont les signes extérieurs, au rapport du célèbre professeur Lallemand, sont la vivacité des yeux et la largeur du bassin. Il est à remarquer, ajoute M. Lallemand (*leçons de clinique*, 1836), que des femmes d'une taille ordinaire ont un développement fort considérable des hanches, aussi ont-elles des pertes abondantes; les Andalouses, par exemple, sont petites, mais leurs hanches ont une ampliation plus qu'ordinaire. C'est aussi le type des femmes des contrées méridionales, des Italiennes, Espagnoles, etc. Ces particularités sont importantes dans la pratique, parce qu'il peut arriver que les règles, quoique abondantes chez une femme, doivent néanmoins être augmentées, tandis que chez une autre où elles seront bien moins copieuses, il faut, au contraire, dans certains cas de maladies les diminuer. Le défaut partiel ou total du flux périodique peut simuler ou donner lieu à toute espèce de maladies. M. Lallemand nous a cité l'exemple d'une actrice espagnole dont les menstrues étaient très-abondantes, mais chez laquelle, à l'époque de la menstruation, cette perte fut telle que ses jours en furent compromis; les médecins la plongèrent dans un bain à la glace, lorsque déjà son pouls ne battait presque plus. Chez elle la

fonction mensuelle se fit ensuite assez bien, mais elle n'était pas si abondante que par le passé ; aussi peu à peu elle perdit la voix. Les saignées, les sétons, les révulsifs de toute espèce furent vainement employés. M. Lallemand eut la pensée heureuse que l'aphonie de cette dame tenait à la dysménorrhée, et cette aphonie cessa en effet par l'emploi du traitement suivant.

A l'époque où les mois devaient avoir lieu, M. Lallemand faisait appliquer tous les jours, pendant quatre ou cinq jours, trois, quatre sangsues à la vulve ; après la chute des sangsues, il favorisait la fluxion qu'elles avaient déterminée par des fumigations, et en même temps il donnait, à l'intérieur, des pilules ainsi composées : seigle ergoté un grain, rhue un grain, aloès un grain, en tout trois grains par pilule ; il en donnait neuf par jour, trois le matin, trois à midi et trois le soir. Cette observation prouve que la diminution et *à fortiori* la cessation des règles peuvent déterminer des accidents qui sembleraient n'avoir aucun rapport avec cet acte physiologique, et qu'il ne suffit pas que cette fonction indispensable s'exécute pour croire que les maladies qu'on observe n'ont pas là leur source. Le médecin ne doit donc jamais oublier, dans le traitement des maladies des femmes, de tenir compte de toutes les anomalies menstruelles.

Lorsque les menstrues ne sont que diminuées et qu'elles paraissent tous les mois, mais en moins grande quantité, il ne faut recourir au traitement dont je viens de parler que le jour même où l'écoulement cesse d'avoir lieu ; par ce moyen on s'oppose à leur cessation trop prompte. Pendant tout le reste du temps il ne faut rien faire, tout traitement serait intempestif ; ses moindres inconvénients seraient de fatiguer inutilement les malades. On ne doit pas entendre que je condamne les moyens hygiéniques, ils sont toujours indiqués.

Les règles, au contraire, sont-elles totalement supprimées ? On commencera le traitement le jour même où elles devraient se montrer, et si on l'ignore, on établit une époque menstruelle artificielle ; on continue ce traitement pendant cinq à six jours pour le reprendre au bout du mois, et ainsi de suite jusqu'à parfaite guérison. Chez les femmes qui ont passé plusieurs années sans être menstruées, il faut

quelquefois persister dans ce traitement pendant un an, deux ans et même plus ; car plus la maladie est ancienne, plus elle a de ténacité. Il est presque inutile de dire que, dans l'intervalle, on doit combattre les complications par des moyens appropriés. Les phénomènes morbides trop intenses doivent être palliés, quoiqu'on ne fasse rien encore contre la cause qui les suscite et les entretient ; car il arrive souvent que les effets d'une aménorrhée deviennent si graves, qu'ils réclament un traitement spécial indépendant de celui de l'affection primitive, et l'indication des phénomènes consécutifs est plus urgente que celle de la suppression même. Voici encore une observation à l'appui.

Une demoiselle de 17 ans vit ses règles se supprimer, et passa quelques années sans que les médecins qui la voyaient se doutassent nullement que les maladies qu'ils observaient chez elle fussent le résultat d'un défaut de menstruation. Elle eut d'abord une tumeur blanche, et fut traitée en conséquence ; puis, un engorgement à l'articulation coxo-fémorale, enfin des symptômes d'anévrysme du cœur et de phthisie pulmonaire : les médecins qui la soignaient agissaient différemment selon ces divers symptômes. Cette demoiselle vint à Montpellier. M. le professeur Lallemand s'informa de l'état des règles : un traitement à peu près semblable à celui dont je viens de parler fut mis en usage et couronné d'un plein succès.

Ce même professeur nous a rapporté aussi deux exemples d'aliénation mentale dus à la même cause. Chez l'une et l'autre, il employa d'abord la saignée générale, parce qu'il y avait des signes de congestion cérébrale imminente et des battements de cœur très-prononcés ; mais il a ajouté, qu'à moins d'une nécessité bien reconnue, ce moyen est nuisible et peu rationnel.

Je pourrais joindre ici des faits analogues et dont j'ai été le témoin, mais je crois en avoir dit assez pour faire voir combien sont variés les accidents secondaires de l'aménorrhée. J'ai vu un cas d'amaurose guéri par M. le professeur Serres, en rappelant l'écoulement menstruel, et un cas d'épilepsie céder aussi après la réapparition des règles.

Dans le traitement de cette affection, il faut aussi bien distinguer la cause. Souvent elle produit la chlorose ; d'autres fois, au contraire,

la chlorose produit la suppression : on sent combien il importe de discerner ces différents cas.

Je ne crains pas de paraître exclusif en affirmant que la plupart des femmes jouissent de la fâcheuse prérogative d'être fortement impressionnables. L'appareil nerveux, chez elles, est souvent de la partie avec les accidents morbides qu'on observe, et cela indépendamment des autres prédominances ; et si certaines aménorrhées sont si rebelles, cela pourrait tenir souvent au défaut d'administration de quelques opiacés, avant d'en venir à l'emploi des ferrugineux et autres emménagogues excitants, toujours funestes quand on n'a pas corrigé l'influence nerveuse. S'il était besoin d'appuyer cette assertion, je pourrais citer M. le professeur Golfin (*leçons orales de thérapeutique*). Il est même des femmes chez lesquelles les opiacés sont les seuls moyens qu'il faille mettre en usage ; et je ne serais pas éloigné de croire que, lors même qu'il n'y aurait pas de phénomènes nerveux apparents, il serait toujours convenable de faire précéder l'emploi des ferrugineux par quelque potion opiacée, pour modérer la sensibilité, toujours assez marquée dans les femmes, et pallier ou prévenir l'excitation trop vive qui résulte de l'impression inaccoutumée de moyens si énergiques.

L'aménorrhée est due quelquefois à une espèce de cachexie, à un défaut d'hématose, la sérosité prédomine dans le sang ; aussi l'utérus n'est pas assez vivant si je puis ainsi parler, il ne s'opère pas en lui une congestion suffisante. Les préparations ferrugineuses jouissent de la singulière propriété de changer les lois de l'hématose, et de faire prédominer la partie colorante du sang : tels sont le sulfate, le carbonate de fer, la teinture de mars, le petit-lait ferré, etc. etc.

Chez les phthisiques, il serait aussi dangereux de rétablir les menstrues quand elles viennent à cesser, que de fermer une fistule à l'anus quand elle survient pendant le cours de la phthisie : les analeptiques conviennent en pareil cas. Lorsque, pour rétablir le flux périodique, on a recours aux sangsues, il ne faut pas les employer en grand nombre, à moins qu'on ne veuille remédier aux accidents déterminés par la cessation de cette fonction. Mais, aux époques que le flux doit ou

devrait paraître, le meilleur moyen, d'après M. Caizergues (*leçons orales*), consiste à employer une sangsue tous les jours, pendant huit jours, aux grandes lèvres : par ce moyen, on détermine vers l'utérus la fluxion indispensable à l'accomplissement de la fonction mensuelle. Par une trop forte application de sangsues on détruit la fluxion, et la menstruation ne s'opère pas ; aussi, les sangsues en grand nombre ne conviennent que pour suppléer à la menstruation, pour produire une révulsion et combattre ainsi certains accidents morbides, mais non dans l'objet de rétablir les règles.

Lorsqu'une femme a eu des menstruations précoces et qu'elle est parvenue à un certain âge, quoique encore éloignée de l'âge de retour, convient-il de provoquer une fluxion utérine, parce que quelques accidents sont survenus après la cessation ou la diminution menstruelle? Il est certain que la nature ne veut s'astreindre à rien de fixe ; l'âge de retour est loin d'être le même pour toutes les femmes, mais rien de précis à cet égard. Les menstruations précoces amènent aussi des cessations hâtives : je crois qu'il convient alors de combattre les accidents, si c'est possible, et de ne rien entreprendre contre l'aménorrhée, que lorsque les autres moyens rationnels ont échoué et qu'on est en droit de conclure que la cessation n'est pas naturelle.

Lorsque l'aménorrhée est ancienne et la malade chlorotique, si aucun organe important n'est atteint de phlegmasie, les eaux minérales ferrugineuses, les bains de mer, auront des avantages précieux. Les distractions, les voyages, les amusements que procurent les bains, le changement d'air et la soustraction des peines et soucis domestiques, sont aussi on ne peut plus efficaces. « L'exercice à pied, l'équitation, la danse et surtout l'habitation dans un lieu sec, les eaux gazeuses, les substances animales, voilà en gros, dit M. le professeur Dugès, de quoi prescrire aux femmes chlorotiques un genre de vie propre à les rappeler à une santé plus durable que celles qui prennent des médicaments énergiques, mais dont, par cela même, l'action ne peut être que passagère. »

FIN.